de sa pâture, de sa gloriole et même de sa popularité. C'est manifester sa pensée non-seulement à l'heure et au lieu où il y a profit et applaudissements à recueillir, mais là et surtout où les tenants du jingoïsme font valoir leurs muscles et leurs poumons.

L'impérialisme a pour lui le nombre, l'argent, le pouvoir—tout ce qui corrompt, tout ce qui achète, tout ce qui domine. Il importe que ses adversaires conservent la supériorité du courage moral, de la sincérité et de la persévérance.

Les gens qui trouvent plus commode d'engraisser que de se préoccuper de l'avenir de leur pays, affirment que personne ne songe à l'impérialisme.

Que les repus ferment les yeux et les oreilles et refusent de croire à tout ce qui peut déranger leur digestion, je le conçois. Mais que tant de braves gens qui n'ont pas d'affaires politiques à soigner se bercent des mêmes illusions, c'est ce que je comprends moins.

Deux causes peuvent expliquer cet étrange aveuglement : la paresse intellectuelle qui nous envahit et nous paralyse ; puis la force de l'atavisme latin qui nous domine encore, nous, aux trois quarts Normands ! Tandis que l'Anglo-Saxon fait, transforme et défait, sans un bout de parchemin, lois, constitutions, royaumes, empires, — le Latin, logique et légiste, attend des programmes, des *pronunciamentos*, des articles, des décrets, des textes numérotés, classés et étiquetés, avant de croire que son état social subit une évolution.

Il n'est pas étonnant, d'ailleurs, qu'avec une presse comme la nôtre, la vérité ait peine à se faire jour. En Angleterre même, où les grands organes de l'opinion publique constituent en somme la presse la plus sérieuse et la plus loyale qui soit au monde, on ne fait que commencer à se rendre compte de l'évolution impérialiste. "Cette étrange croissance d'un empire nous a pris par surprise," disait, l'an dernier, lord Salisbury, impérialiste lui-même comme Sganarelle était médecin : malgré lui. Mais ce qu'on sait aujourd'hui, partout ailleurs que dans la province de Québec, "c'est que cette vague énorme," suivant l'expression du duc de Devonshire, soulève et emporte la Grande-Bretagne, — à sa perte, murmurent les uns, à sa gloire, clament les autres. Tous les hommes politiques, torys ou libéraux, que j'ai rencontrés en Angleterre, cet été, m'ont déclaré que le triomphe du ministère, aux élections de 1900, tenait à la force du sentiment impérialiste. Ici encore, les conclusions diffèrent : "C'est un mouvement passager," me disaient quelques uns ; "C'est la politique de l'avenir," m'affirmaient la plupart. Un membre du gouvernement — un des astres levants du ciel unioniste — m'a même avoué que si le ministère en eût appelé au peuple sur les seules questions intérieures, il eût probablement été défait : "Nos adversaires, disait-il, ont une meilleure *plateforme* anglaise que nous (*a better home platform*)" — le mot yankee s'introduit en Angleterre, avec beaucoup d'autres produits de la grande république ; — "mais ils n'ont pas compris la force du sentiment impérialiste que la guerre et la contribution des colonies ont fait naître ici. Du reste, ajoutait-il, nous ne savons pas exactement où nous allons. Tout ce que nous savons, c'est que c'est populaire et que nous y allons."

C'est précisément cette allure d'épave affolée qui me paraît dangereuse. Je redoute moins les œuvres de l'impérialisme que les contre-coups qu'il va nous attirer.

HENRI BOURASSA

Papineauville, 15 décembre 1901.